

Dans la matinée du lendemain, l'empereur me fit appeler, et, après avoir entendu mes explications, il me dit qu'il venait de donner ordre, par dépêche télégraphique, au général de Faily, de venir à Metz, et il me chargea d'aller lui porter les explications verbales suivantes : « L'empereur autorise le général de Faily à se diriger sur Metz, en prenant la route de Toul, au lieu de suivre la route directe par Nancy et Pont-à-Mousson. » Je rencontrai le général de Faily à Lunéville, le soir à dix heures. Sur les explications que je lui apportai, il modifia son itinéraire et me dit qu'il allait prendre par Mirecourt et Neufchâteau, afin de se diriger sur Metz, ainsi que le prescrivait la dépêche télégraphique de l'empereur.

La seconde mission que j'ai eu à remplir a consisté à me rendre à Lunéville, pour rassembler les isolés et les diriger sur Châlons. Je suis reparti dans la nuit du 11 au 12, et je suis arrivé à Metz le 12 vers cinq heures du matin.

M^e LACHAUD. — Le 16 août, M. le commandant de France n'a-t-il pas été envoyé par M. le maréchal Bazaine vers les 2^e et 6^e corps? Quelles réponses a-t-il reçues au sujet des vivres?

M. LE COMMANDANT DE FRANCE. — Le 16 août, je reçus l'ordre de me rendre auprès des commandants des 2^e et 6^e corps pour avoir des renseignements sur les positions de l'ennemi et savoir quelle était leur situation en vivres. Je me rendis auprès du maréchal Canrobert et du général Frossard; ils me donnèrent les renseignements suivants que je reportai à M. le maréchal Bazaine : le 2^e corps n'a pas de vivres pour la journée du 16, il a très-peu de biscuit, pas de riz, pas de sucre, pas de café. Pour le 6^e corps, les renseignements étaient à peu près identiques; il n'y avait que du riz pour la journée du 17, et à peine de quoi faire une distribution de biscuit. En apprenant cela, le maréchal, qui était à la maison de poste, témoigna un vif mécontentement et il me chargea de porter ces informations à l'intendant de Préval, qui était à Gravelotte.

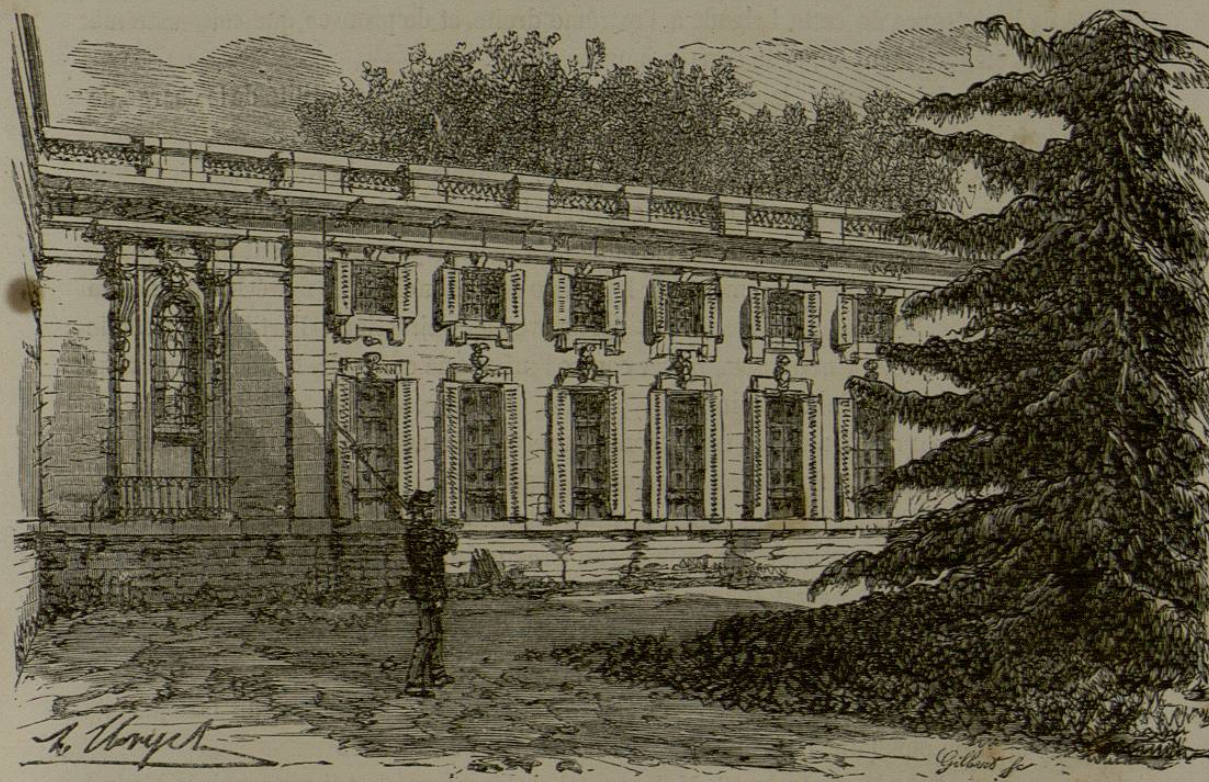
Le général de division Duplessis est interrogé par M^e Lachaud sur ce point : le maréchal Bazaine ne s'est-il pas occupé, le 12 août, à rectifier l'emplacement des troupes? Le témoin borne sa déposition à répondre affirmativement.

M^e LACHAUD. — M. le général de Forton a livré le combat du 15 à Puxieux. Quelles sont les causes qui lui ont fait évacuer la position de Mars-la-Tour?

M. LE GÉNÉRAL DE FORTON. — Pendant la nuit du 14 au 15, j'avais appris par des gendarmes qui évacuaient Mars-la-Tour et par des habitants de différents villages qu'une assez grande quantité d'artillerie avait passé à Chambley, qui est en avant, vers le sud-est de Mars-la-Tour. Cette artillerie, évidemment, n'avait pas passé seule. J'allais donc très-prudemment. Lorsque je fus arrivé à un point d'où l'on pouvait découvrir le terrain au loin, je vis ce terrain tout couvert de Prussiens. J'envoyai alors un escadron en avant et deux autres à gauche, le tout sous la direction du prince Murat, qui commandait la brigade. Ces détachements battirent tout le terrain entre Puxieux et Mars-la-Tour, puis il se portèrent au delà de Puxieux en passant en arrière de Chambley; ils rencontrèrent partout des ennemis qui se retiraient; il ne restait que les gros bois d'où on continuait à envoyer des balles à la cavalerie lorsqu'elle s'approchait de trop près.

Au moment où le prince Murat faisait sa retraite vers Mars-la-Tour avec ses escadrons, il fut suivi par deux batteries prussiennes et par deux escadrons de hussards et de uhlans. Une fois sa brigade ralliée, j'envoyai le commandant Lambert prévenir le général Frossard, commandant du 2^e corps, qui arrivait à Gravelotte quand je commençais à en partir.

Aussitôt que je fus prévenu que le général était là, j'allai lui parler; je lui montrai le pays, et je lui dis que la reconnaissance de dragons avait rencontré des ennemis de tous les côtés. Il me répondit qu'il avait ordre de ne pas pousser jusqu'à Mars-la-Tour, qu'il croyait, comme moi, que ma division, à Mars-la-Tour, était très-exposée à être coupée, qu'il avait l'ordre de se tenir à Rezonville et de placer sa cavalerie à Vionville. Je passai le reste de la journée à Mars-la-Tour; mais, vers le soir, je me rabattis pour me rapprocher du général



TRIANON SOUS BOIS. — Maison occupée par le maréchal BAZAINE.

Frossard, à Vionville. Je crois que, si j'étais resté à Mars-la-Tour avec ma seule division, j'aurais été coupé et que le lendemain matin, à neuf heures et demie, je n'aurais pas pu rejoindre le 2^e corps.

Le capitaine LEPLUS, qui vient déposer ensuite, est l'officier qui a été envoyé par le général de Forton au général Frossard, pour le prévenir que l'ennemi se montrait en force du côté de Mars-la-Tour; il confirme les paroles du général de Forton.

M^e LACHAUD. — C'est la brigade du général de France qui a accompagné l'empereur jusqu'à Étain. Je voudrais demander au général quels sont les motifs qui ne lui ont pas permis de rejoindre sa division.

M. LE GÉNÉRAL DE FRANCE. — J'ai accompagné l'empereur avec ma brigade jusqu'à son

arrivée à Conflans. A onze heures du matin, quand j'ai entendu le canon, j'ai marché dans cette direction. Le général du Barrail, qui avait encore un régiment de chasseurs d'Afrique à sa disposition, a pris le commandement de ces trois escadrons, qui lui constituaient une petite division, et il a été se mettre sous les ordres du général de Ladmirault. Pendant toute la journée, nous avons occupé la droite du général de Ladmirault; à cinq heures du soir, nous avons chargé contre une nombreuse cavalerie ennemie, qui se disposait à tourner la droite du général de Ladmirault. Je dois dire que, dans cette charge, ma brigade a été fort éprouvée.

M. LE MARÉCHAL BAZAINE. — La question posée au témoin avait pour but de constater l'utilité de la présence de cette brigade à l'extrême droite et de prouver que cette extrême droite avait été fortement engagée dans la journée du 16.

M^e LACHAUD. — Je prierai M. le général du Preuil de s'expliquer sur l'utilité de la charge de cavalerie qu'il a faite le 16, par suite des ordres de M. le maréchal Bazainé.

M. LE GÉNÉRAL DU PREUIL. — Le 16, à midi, je me trouvais près de Rezonville, à la tête de ma brigade. Le maréchal me fit appeler et j'arrivai avec le régiment de cuirassiers de la garde impériale. L'infanterie et l'artillerie ennemies se déployaient en avant du village de Flavigny, et dessinaient un mouvement sur le village de Rezonville. Le maréchal me donna l'ordre de charger. Je lançai les lanciers et partis avec les cuirassiers; l'artillerie ennemie tourna bride, mais nous vinmes nous briser contre l'infanterie ennemie. Nous laissâmes sur le champ de bataille plus de 260 hommes.

M. LE GÉNÉRAL MONTARBY a dirigé une reconnaissance, le 16 au matin, pour s'assurer que les Prussiens n'avaient pas l'intention de couper notre droite.

« Le soir, nous étions en bataille contre le village de Rezonville, lorsque nous vîmes sortir une masse de troupes considérables, pêle-mêle, sans ordre, et comptant pour ainsi dire autant de numéros qu'il y avait d'hommes. Ce défilé a continué pendant fort longtemps, jusqu'à minuit. Quand cette tête de colonne est arrivée à Gravelotte, on a commencé des sonneries d'infanterie pour appeler les hommes. Puis, peu à peu, ces sonneries se sont répandues sur une ligne fort étendue, qui pouvait aller depuis l'extrémité du bois jusqu'à une lieue environ plus loin; elles ont duré au moins jusqu'à minuit. »

M^e LACHAUD. — Dans la soirée du 16, M. le maréchal Canrobert n'a-t-il pas requis le général pour éviter certains désordres qui s'étaient produits?

M. LE GÉNÉRAL DE MONTARBY. — C'est vrai. M. le maréchal Canrobert s'est adressé à moi, et, en passant, m'a prié d'envoyer deux escadrons pour arrêter cette tête de colonne au bas de la côte.

M. LE DOCTEUR LEFORT. — Le 17 au matin, j'étais à la ferme de Saint-Hubert; dans l'après-midi, je me trouvais à Rezonville; à l'approche des Prussiens, j'avais abandonné la ferme de Saint-Hubert, après avoir évacué les malades qui s'y trouvaient. De Rozériculles, on dominait le passage, mais on ne voyait pas la Moselle; à une assez grande distance, j'apercevais des troupes qui se dirigeaient vers la Moselle; nous en avons causé longuement avec un colonel qui se trouvait sur le plateau; ces troupes nous préoccupaient beaucoup. On ne distinguait pas si c'était de la cavalerie ou de l'infanterie; seulement, avec une bonne lunette, on apercevait une masse noire qui circulait par échelons sur la route, et qui s'étendait à une grande distance. Ces troupes étaient donc assez considérables.

M^e LACHAUD. — Je désirerais savoir à quelle heure, le 18, M. le général Clappier est parti

du plateau de Saint-Quentin pour rallier M. le général Bourbaki, qui se portait vers la droite?

M. LE GÉNÉRAL CLAPPIER. — Je commandais la réserve de l'artillerie de la garde, quatre batteries à cheval.

A cinq heures et demie environ, nous avons reçu l'ordre de monter à cheval. Au col de Lessy, je rencontrai M. le maréchal qui parut satisfait. Nous avons continué et nous sommes arrivés à Amanvillers, où nous nous sommes mis en batterie à gauche de l'artillerie du 6^e corps. Notre feu, qui était très-vif, eut un bon succès, et les troupes ont pu effectuer leur mouvement de retraite.

M. LE PRÉSIDENT. — Avant de continuer la liste des témoins assignés par la défense, je prie M. le maréchal Canrobert de répondre à une question que je crois utile de lui adresser en ce moment et je lui demande de faire connaître au conseil quelles positions le 6^e corps a quittées dans la soirée du 16 août, sur quelles positions le 6^e corps s'est replié, et de quelle façon s'est opérée sa retraite?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Le 16 août?

M. LE PRÉSIDENT. — Oui.

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Je ne me suis pas retiré du tout.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous n'avez pas fait un mouvement de retraite?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Pas le moins du monde.

M. LE PRÉSIDENT. — Quelle était la position que vous occupiez dans l'après-midi?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Le soir, lorsque la nuit allait arriver, ma gauche tenait la pointe de Rezonville, qui faisait face à Vionville, à telle enseigne qu'il y avait plusieurs régiments qui avaient crénelé les murs d'enceinte des jardins, des maisons, des écuries et des granges. La garde était à ma gauche et combattait contre l'ennemi qui se trouvait entre le bois des Ognons et la route de Mars-la-Tour; le 2^e corps était là. J'avais, en outre, le 100^e de ligne, un autre régiment, la brigade du général Marguenat, qui a été tué, se trouvait à droite de la route de Rezonville, sa direction s'en allait vers le bois de Saint-Marcel. La division Levassor-Sorval m'avait donné une brigade pour appuyer la droite de Rezonville. L'autre brigade, qui avait beaucoup souffert, se tenait en arrière et faisait face, du côté du bois des Ognons, parallèlement à la route qui passe entre Rezonville et Gravelotte.

Quant à la droite, elle était dans le bois de Saint-Marcel et s'étendait vers le village de Saint-Marcel.

Je ne pense pas qu'elle l'occupait, parce que nous avons reçu l'ordre de nous resserrer un peu.

Voilà où nous en étions le soir.

M. LE PRÉSIDENT. — Depuis quelle heure à peu près occupiez-vous ces positions?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Mais, depuis la veille.

M. LE PRÉSIDENT. — Vous y étiez encore le soir?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Parbleu!

M. LE PRÉSIDENT. — Et vous n'avez remarqué aucun symptôme de désordre ou d'ébranlement parmi vos troupes?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Oh! monsieur le président, un champ de bataille a une certaine étendue; celui-là avait peut-être trois quarts de lieue. Dans l'endroit où je me tenais, les troupes étaient parfaitement solides. Que, sur certains points, il y ait eu quelques

moments de faiblesse, c'est possible, je ne le garantis pas, mais je n'en ai pas trouvé trace dans les rapports de mes subordonnés.

M. LE PRÉSIDENT. — En somme, le 6^e corps a occupé ses positions jusqu'au coucher du soleil ?

M. LE MARÉCHAL CANROBERT. — Il les a occupées, monsieur le président, jusqu'à dix heures du soir.

Nous sommes partis le lendemain matin à quatre heures, dans l'ordre le plus parfait, pour aller à Verneville.

Cela ne veut pas dire que, dans quelques compagnies, dans quelques sections, il n'y ait pas eu un peu de trouble, mais je n'en ai rien su.

M^e LACHAUD. — Je voudrais, monsieur le président, vous prier de demander à M. le général de Gondrecourt s'il pense que, le 16 au soir, il était possible d'occuper Mars-la-Tour.

M. LE GÉNÉRAL DE GONDRECOURT. — Il m'est difficile de répondre à cette question.

M^e LACHAUD. — M. le président voudrait-il demander au général si, dans sa pensée, il était sage et possible, le 17, de marcher en avant.

M. LE GÉNÉRAL DE GONDRECOURT. — Je dirai que croire que le 17, nous pouvions marcher sur Verdun, sans admettre qu'au préalable nous fussions débarrassés de l'armée du prince Frédéric-Charles, c'est renverser tous les principes que j'ai sur la stratégie, principes que j'ai puisés dans des études assez sérieuses, car, enfin, pour marcher en avant, il ne fallait pas laisser sur ses derrières le prince Frédéric-Charles, et sur son flanc gauche une autre armée de 240 à 250,000 hommes, avec la perspective, en outre, de rencontrer en tête l'armée du prince royal, et de plus, sur son flanc droit, l'armée du prince de Saxe. Eh bien ! marcher en avant sans avoir détruit d'abord l'armée du prince Frédéric-Charles, c'était courir un grand hasard. Peut-être que l'école de Condé l'eût fait, mais je ne crois pas que le sage Turenne l'eût tenté.

Après la déposition du général de Gondrecourt, le président fait entrer le capitaine Bartet.

M^e LACHAUD. — M. le capitaine n'était-il pas, le 18, de grand garde à Verneville ?

M. LE CAPITAINE BARTET. — Nous étions en effet devant Verneville, en avant de Montigny-la-Grange.

M^e LACHAUD. — A quelle heure M. le capitaine a-t-il signalé l'ennemi, et quelle pouvait être l'importance des corps qu'il apercevait ?

M. LE CAPITAINE BARTET. — C'était vers neuf heures et demie, il y avait quelques hommes isolés ; nous les avons fait rejoindre. Plus tard, des groupes se sont formés, et l'ennemi a été en nombre vers dix heures et demie du soir.

M. LE PRÉSIDENT. — Était-ce de l'infanterie ou de la cavalerie ?

M. LE CAPITAINE BARTET. — C'était de la cavalerie seulement.

M. LE MARÉCHAL BAZAINE. — Je voudrais poser au témoin une question à propos de l'artillerie. A quelle heure l'artillerie et le génie sont-ils venus prendre position à Verneville ?

M. LE CAPITAINE BARTET. — Vers onze heures.

M. LE MARÉCHAL BAZAINE. — C'était précisément pour combattre les lignes du 4^e corps. Au capitaine Bartet succède le capitaine Gudin.

M^e LACHAUD. — Le Conseil se rappelle la déposition qui s'est produite hier de la part de M. de Beaumont et de M. Mornay-Soult, relativement à un propos qui aurait été tenu, et qui a été entendu de deux façons différentes.

Je voudrais vous prier, monsieur le président, de demander à M. le capitaine Gudin si, à

Metz, quelques jours après le 18, M. de Mornay ne lui a pas parlé de sa rencontre avec M. de Beaumont et dans quels termes il lui a rappelé cet incident.

M. LE CAPITAINE GUDIN. — Presque immédiatement après mon arrivée chez M. le maréchal Bazaine, M. le capitaine de Mornay m'a raconté que, le 18, M. le maréchal avait donné l'ordre



LE MARÉCHAL BAZAINE BLESSÉ PAR UN ÉCLAT D'OBUS.

à M. de Beaumont d'aller trouver M. le général Bourbaki pour lui dire de rester sur ses positions, de se lier avec le maréchal Canrobert et de ne pas engager la garde à la légère.

L'audience est levée.

AUDIENCE DU 28 OCTOBRE.

M. LE COLONEL DE GIRELS. — Dans la nuit du 16 au 17 août, j'ai reçu une dépêche de M. le général Soleille, que j'ai envoyée à M. le maréchal Bazaine. Elle portait en substance